

La ronde

Le quattro volte de Michelangelo Frammartino,
Italie-Allemagne-Suisse, 2010, 88 minutes

Gérard Grugeau

Number 153, September 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/65079ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Grugeau, G. (2011). Review of [La ronde / *Le quattro volte* de Michelangelo Frammartino, Italie-Allemagne-Suisse, 2010, 88 minutes]. *24 images*, (153), 69–69.

La ronde

par Gérard Grugeau



© Lorber Films

Découvert l'an dernier au Festival du Nouveau Cinéma et sorti en coup de vent une semaine au printemps dernier, le film atypique de Michelangelo Frammartino (*Il dono*) entremêle avec brio les quatre règnes propres à la division de la nature. À l'origine du projet, une phrase du penseur grec Pythagore, qui donne son titre au film (les quatre fois) et synthétise la vision consubstantielle de *Le quattro volte* : « Nous avons en nous quatre vies qui s'emboîtent les unes dans les autres. L'homme est un minéral car son squelette est constitué de sels; l'homme est aussi un végétal, car son sang est comme la sève des plantes; il est un animal, car il est mobile et possède une connaissance du monde extérieur. Enfin, l'homme est humain car il a volonté et raison. Nous devons donc nous connaître quatre fois ». À partir de cette prémisse riche en sensations comme la ronde des saisons, le cinéaste donne corps à une sorte de fable philosophique et poétique, sise dans un village de Calabre accroché à la montagne et à ses traditions ancestrales. Construit en boucle aux confins de la fiction et du documentaire, le récit embrasse les cycles de la nature en multipliant les instants de grâce qui résonnent comme un cantique adressé à la vie. D'une beauté grave et cristalline, *Le quattro volte* laisse dans son sillage une empreinte forte, sans doute parce que le

cinéma, tel un grand corps vivant, y affiche à chaque plan une naissance irrémédiable en retrouvant la simplicité d'une présence au monde qui émeut.

À première vue, tout semble pourtant si banal. Un vieux berger mène ses animaux aux pâturages et rend l'âme, seul, dans sa modeste demeure. Une chèvre met bas et son petit suit bientôt le troupeau avant de s'égarer en forêt et de mourir sous un grand pin. Abattu, l'arbre servira très vite de mât de cocagne à la fête du village où il sera finalement débité. Puis, il sera brûlé pour être transformé en charbon de bois sur le site énigmatique entrevu en ouverture du film. Face à ce dispositif minimaliste, le spectateur, séduit et intrigué, se love dans la contemplation d'une chaîne d'événements qui inscrit à l'écran une continuité sans faille entre l'humain, l'animal, le végétal et le minéral. De simples fondus au noir viennent clore délicatement chaque passage de vie à trépas, avant que l'existence indomptée ne reprenne ses droits au gré d'une transmigration des âmes souveraine et irrépressible. Nulle hiérarchie ici. Tout communique dans une sorte de chaos organisé et, pour reprendre la belle phrase de Francis Ponge dans *Le parti pris des choses*, nous pourrions dire qu'ici-bas, « la vie s'inquiète et s'agite de ne savoir que ressusciter ».

Derrière ce minimalisme qui n'est qu'apparence trompeuse, *Le quattro volte* invite en fait à une plénitude des choses qui comble d'impressions nouvelles et de qualités inédites. Et pour y parvenir, se substituant à la densité des mots (le film est sans dialogues, mais saturé de sons), le cinéma s'ancre ici dans l'épaisseur des images qui sédimentent sous nos yeux. Tissé de superstitions populaires, d'activités pastorales et de rituels païens qui virent parfois au burlesque (hilarante séquence du chien), le tissu du monde s'avère alors un enchantement perpétuel où chaque détail vient nourrir de toute sa singularité le plan fixe et ouvert. Riche de ressources infinies, mais exempt de toute tentation mystique ou panthéiste, le plan devient ainsi le havre privilégié du contemplateur qui s'enfonce peu à peu dans l'opulence de la vie et de ses mystères. Une vie non encore normalisée et acculturée par le choc anthropologique de l'hédonisme de masse, comme se plaisait à la rêver avec douleur Pier Paolo Pasolini. Là réside la force intrinsèque de *Le quattro volte*, dans sa capacité d'offrir à notre regard toute la somptuosité du monde avant l'effacement d'une culture humaine que le cinéma fixe ici en une sorte de réalité éternelle. ■

Italie-Allemagne-Suisse, 2010. Scé. et ré. : Michelangelo Frammartino. Ph. : Andrea Locatelli. Son : Simone Paolo Oliveiro. Mont. : Benni Atria, Maurizio Grillo. Int. : Giuseppe Fuda, Nazareno Timpano, Bruno Timpano. 88 minutes. Dist. : Équinoxe Films.